Revue de l'histoire des religions

Revue de l'histoire des religions

4 | 2012
Varia

Richard KLEIN, *Zum Verhältnis von Staat und Kirche in der Spätantike. Studien zu politischen, sozialen und wirtschaftlichen Fragen*

Tübingen, Mohr Siebeck (« Tria Corda », 3), 2008, IX-176 p., 18 cm, 19 €, ISBN 978-3-16-149819-0.

Sylvain Destephen

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/rhr/7997
DOI : 10.4000/rhr.7997
ISSN : 2105-2573

Éditeur
Armand Colin

Édition imprimée
Date de publication : 1 décembre 2012
Pagination : 539-541
ISBN : 978-2200-92796-7
ISSN : 0035-1423

Référence électronique
Sylvain Destephen, « Richard KLEIN, *Zum Verhältnis von Staat und Kirche in der Spätantike. Studien zu politischen, sozialen und wirtschaftlichen Fragen* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 4 | 2012, mis en ligne le 24 janvier 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/rhr/7997 ; DOI : https://doi.org/10.4000/rhr.7997

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Richard KLEIN, *Zum Verhältnis von Staat und Kirche in der Spätantike. Studien zu politischen, sozialen und wirtschaftlichen Fragen*

Tübingen, Mohr Siebeck (« Tria Corda », 3), 2008, IX-176 p., 18 cm, 19 €, ISBN 978-3-16-149819-0.

Sylvain Destephen

RÉFÉRENCE

Richard KLEIN, *Zum Verhältnis von Staat und Kirche in der Spätantike. Studien zu politischen, sozialen und wirtschaftlichen Fragen*, Tübingen, Mohr Siebeck (« Tria Corda », 3), 2008, IX-176 p., 18 cm, 19 €, ISBN 978-3-16-149819-0.

1 Ce livre de petit format rassemble quatre études, publiées à titre posthume, de Richard Klein (1934-2006). Celui-ci fit toute sa carrière comme professeur de lettres classiques en lycée à Erlangen et donna également des conférences et un enseignement en histoire ancienne au sein de l'université de la même ville. L'intérêt de l'A. pour l'histoire de l'Antiquité tardive et le christianisme ancien s'est traduit par des éditions de textes et surtout des études consacrées à l'empereur Julien, à Symmaque durant la querelle de l'autel de la Victoire (*cf.* p. 81) et aux Pères cappadociens, en particulier dans leurs rapports avec l'origénisme.

2 La première étude porte sur la dimension administrative de la fonction épiscopale, du règne de Constantin à celui de Justinien. Les chrétiens formeraient alors un groupe religieux encouragé par sa foi à accepter une autorité absolue et un État coercitif (p. 1 et 4) ! L'A. examine le rapprochement des structures ecclésiastiques avec celles du pouvoir civil, d'abord sur le plan juridique et fiscal par l'octroi de privilèges dès Constantin, même si cet empereur et ses successeurs ont le souci de préserver l'État des

immixtions de l'Église. Prenant acte de la mission caritative de cette dernière, les empereurs lui concèdent un rôle majeur dans les œuvres de bienfaisance au sein d'un Empire où il n'existe pas, à proprement parler, de politique sociale, sinon sous la forme de libéralités du prince et des puissants (p. 27, *cf.*p. 45). Ce soutien public aux missions de l'évêque n'aboutit pas seulement à un rôle accru de l'Église, il renforce la mainmise de l'État et multiplie les responsabilités civiles qui pèsent sur un épiscopat que Justinien va jusqu'à utiliser pour surveiller ses fonctionnaires (p. 39). Cette coopération entre l'Église et l'État joue un rôle déterminant dans l'évangélisation de l'Empire et la mission sociale de l'Église (*cf.* p. 83-84).

3 La deuxième étude prolonge le propos du premier chapitre par son intérêt pour les mesures de bienfaisance de Constantin, la charité encouragée par le christianisme expliquant, en partie, son succès et les vains efforts de l'empereur Julien pour priver les églises de leur capacité d'intervention caritative (p. 63). L'A. analyse les ressorts de la *liberalitas* païenne et de la *caritas* chrétienne, la seconde se distinguant de la première par son désintéressement et sa dimension eschatologique (p. 50). Dans cette perspective, Constantin confie aux évêques la mission et les moyens, financiers et juridiques, de soulager les déshérités. L'A. s'interroge sur la nature de la bienfaisance de Constantin : traduit-elle la générosité traditionnelle ou exprime-t-elle l'adhésion du souverain à la nouvelle religion ? L'A. penche pour la première solution (p. 78). Sans surprise, l'orientation confessionnelle des sources insiste sur l'un ou l'autre aspect, même si les dons de Constantin aux églises demeurent occasionnels. Ils manifestent sa volonté de confier aux églises le soin des pauvres, mais les distributions de blé organisées par l'intermédiaire de l'Église d'Alexandrie ressortissent, comme le note l'A., davantage au service de l'annone qu'à la charité chrétienne (p. 73-74).

4 La troisième étude est consacrée à l'action sociale de l'Église, un sujet voisin de la précédente contribution, d'où quelques redites entre les deux articles, en particulier dans l'étude des mesures décidées par l'empereur Julien pour tenter de réduire la portée des œuvres charitables de l'Église et favoriser une philanthropie et une philoxénie païennes (p. 86). Les mesures de Julien suscitent l'opposition des Pères de l'Église, ce qui conduit l'A. à examiner les considérations d'Ambroise, de Jean Chrysostome, des Pères cappadociens et d'Augustin sur la propriété, les richesses et l'obligation de faire l'aumône, tant par amour de Dieu présent dans la figure du pauvre que pour pallier le manque de secours public. Pour preuve de la conversion des élites à ces valeurs chrétiennes, l'A. multiplie les exemples de fondations ou de donations réalisées par des aristocrates dans la partie orientale de l'Empire. Dans la moitié occidentale, certains se disent, sur leur épitaphe, « amis des pauvres », mais l'évergétisme traditionnel dicte parfois leur conduite à certains (p. 98 et 102). Ce détournement personnel de la bienfaisance entraîne une condamnation des autorités ecclésiastiques et monastiques, soucieuses de médiatiser l'aide aux plus démunis par la multiplication des institutions caritatives.

5 La quatrième et dernière partie du présent ouvrage aborde le sujet débattu de l'esclavage dans la société tardo-antique, mais d'après l'œuvre épistolaire d'Ennode de Pavie, riche en informations sur la vie quotidienne. Cette correspondance est désormais accessible en français dans la traduction de Stéphane Gioanni, publiée dans la Collection des Universités de France en 2006 et 2010. Issu de l'aristocratie gallo-romaine, Ennode, comme diacre à Milan puis évêque de Pavie, possède des esclaves à son service, en particulier des messagers envoyés à des correspondants qu'il incite à la

bonté envers leurs dépendants. Mieux, il n'hésite pas à intervenir auprès de puissants personnages pour défendre des esclaves fugitifs (p. 139-140). Dans l'une de ses lettres (*Ep.*, CXXIII, 4), Ennode affirme même que l'affranchissement d'un individu n'est autre que la restauration d'un état primordial de liberté avant la chute originelle. Cette position justifie, sur le plan théologique, à la fois l'asservissement et la libération (p. 143). Enfin, dans l'enquête relative au schisme laurentien, Ennode condamne la torture, autorisée par la procédure judiciaire, pour extorquer des aveux aux esclaves, car il défend l'égalité des hommes devant Dieu (p. 153). Élargissant son propos à l'histoire de l'esclavage dans l'Occident médiéval, l'A. montre que l'Église s'est efforcée d'alléger les peines de l'esclave, mais sans interdire son statut. L'esclavage est un phénomène qui dépasse de beaucoup la limite antique posée par la doctrine marxiste, comme le souligne le philologue Meinolf Vielberg dans la préface (p. viii). Au terme du livre et au fil des pages, le lecteur est ravi par l'érudition polyglotte des notes qui éclairent un texte riche de traductions originales.

AUTEURS

SYLVAIN DESTEPHEN

Université Paris X.